

L'excès festif juvénile tempéré par le rite

<http://134.59.6.61/anthropo/document.html?id=46>

Claude Rivière

On sait combien les mêmes appétits de vie intense, de sexe, de frime, d'argent, de corps paré, de visibilité par l'exploit sportif ou musical, se perçoivent dans toutes les jeunesses du monde. En réfléchissant seulement sur des cas européens, j'essayerai de voir pourquoi et comment dans nos sociétés contemporaines qui conçoivent la jeunesse comme une période de socialisation scolaire et ludique, les risques de dérapage, de violence, de déresponsabilisation, et d'excès dans les jeux de l'amour et de la mort, conduisent les analystes à devoir insister sur le dysfonctionnel, plutôt que sur le fonctionnel semblé quasi relégué aux oubliettes de l'histoire, (sauf par Olivier Galland). Je me demanderai si l'enchantement d'une course à l'extrême dans le sport, le jeu, le tag, la bacchanale, la violence..., peut être tempéré par quelque rite profane et si la fête ne porte pas en elle des risques.

En me restreignant à quelques aspects du festif et du rituel, j'éviterai de prendre les risques que seraient pour moi les excursions dans ce qui est moins familier à mon âge tout en étant bien connu de la jeunesse : l'épreuve du chômage, l'enchantement de l'amour fou, le désir de “ claquer du fric ” dans les loisirs. Mon propos ne touche ni à la galère, ni au trou noir de la drogue, ni aux stigmates de l'exclusion, mais seulement à *l'hubris* (la démesure) du jeu, de la fête et du loisir. Par ailleurs, il faut souligner d'emblée : 1) que ce qui sera dit d'une certaine jeunesse ne s'applique pas à l'ensemble des jeunes ; 2) que la fête ou le jeu ne couvrent pas l'ensemble du quotidien juvénile ; 3) que bien des fêtes, des sports, des exhibitions musicales ou gestuelles n'ont rien de frénétique, d'orgiasque, de transgressif, de résurgence du chaos primordial comme le croyait Roger Caillois ; 4) que le terme de rite n'est pas pris dans son acception religieuse mais qu'il est entendu comme rite profane, c'est-à-dire comme ensemble de conduites individuelles ou collectives relativement codifiées, ayant un support corporel (verbal, gestuel, postural) à caractère plus ou moins répétitif, à forte charge symbolique et souvent émotive, fondées sur une adhésion mentale, éventuellement non consciente, à des mythes ou à des valeurs touchant des choix sociaux jugés importants et dont l'efficacité attendue ne relève pas d'une logique purement empirique qui s'épuiserait dans le lien de cause à effet ; 5) que la ritualisation a des effets pédagogiques, intégratifs, ordonnateurs, sécurisants, dynamogéniques, protecteurs en cas de conflit, mais qu'elle peut susciter aussi des dérapages, pousser à l'inversion et à la perturbation des positions par des écarts ostentatoires ; 6) que les risques de sombrer dans quelque excès dépendent des situations, des individus et de ce que telle personne ou tel groupe définit comme limite du normal et comme fait anémique ; 7) que les risques n'existent pas partout ni pour tous ; ils sont de natures diverses, touchent parfois les parents autant que le responsable d'un écart ou d'un méfait, et surtout différent en degré de dangerosité, à tel point qu'une exposition relativement homéopathique à certains risques peut guérir d'un éventuel excès et qu'après avoir fréquenté des micro-goupes déviants, on peut finir par “ se ranger des voitures ”, à moins qu'on ne soit conduit en voiture à la prison ou au cimetière.

Une sous-culture plutôt qu'une contre-culture juvénile

Il est banal de dire qu'à la fin des années 1960, s'est affirmée une sous-culture, qui inclut règles, attentes, manifestations idéologiques et comportementales, en même temps qu'allongement de la temporalité du statut d'adolescent en raison moins des modifications politiques apportées aux majorités pénales (16ans), civiles (18ans), qu'aux modifications survenues dans la durée des études, dans les réquisits de la mise au travail et par l'entrée tardive dans la vie matrimoniale. La jeunesse, c'est le temps du moratoire, du délai de formation ou de simple attente avec poursuite de la vie chez ses parents. Les façons de la vivre se modifient. Il y a moins d'un demi-siècle, la mode du *rock'n roll* se prolongeait par celle de la pop music, puis après 1968 par l'adhésion à une sorte de contre-culture par rapport à celle des "croulants". Du be-bop au hip-hop, les styles juvéniles énoncent des choix d'expression collective sans que soient nécessairement en cause les risques d'une déviance favorisée par l'échec scolaire ou par un manque d'inscription sociale. Les rouflaquettes, la banane, les lunettes d'écaille, la moue du visage, le vêtement de cuir noir au même la chaîne de vélo imitaient l'attirail de quelque star mais ne représentaient pas une jeunesse tarée. La constitution d'un groupe d'âge ayant ses musiques, ses modes, ses logiques de consommation de vêtement, de chaussures, d'excitants, de loisirs, ses premières expériences d'une vie d'autonomie et parfois d'anomie à divers degrés, ses stratégies d'essais professionnels..., va souvent de pair avec la critique du système de valeur propre aux adultes de l'époque, avec l'expérimentation de nouvelles normes personnelles et sociales, avec une certaine phobie du contact par crainte des autres et de l'avenir. Malgré cela et peut-être pour pallier un sentiment de solitude, se constituent des petits groupes aux usages, parcours et normes spécifiques, qui se donnent l'occasion de s'évader du foyer, de se faire reconnaître des autres aux aspirations semblables, en frôlant ponctuellement l'excès sans verser dans la marginalité.

La place de la jeunesse n'est plus pensée à l'avance par les institutions, c'est-à-dire par l'école dont les standards de comportements sont désormais autant dictés par les pairs que par les maîtres, ni par le service militaire dont l'obligation est supprimée et simultanément effacée comme forme de socialisation intégrative. Entre des inscriptions quasi obligatoires, primaires au foyer familial et secondaires au poste de travail, se situent les risques et rites de la jeunesse, objets de mon discours qui ne chante en rien l'antienne durkheimienne de la cohésion, mais se veut seulement un dit anthropologique à propos de comportements de jeunes, non de la jeunesse en son entier, ni de la jeunesse en galère, ni de la jeunesse en enfer.

Les risques festifs et la délinquance juvénile

Festive par excellence, répondant au goût de l'excès et de l'exploit dans les dites "tribus", la bacchanale se manifeste moins par de la boulimie que par la consommation d'alcool à la suite d'un match gagné au perdu, dans une sortie de vendredi soir, un jour de défilé, ou après une manifestation sociopolitique. Le cannabis et d'autres drogues se consomment en petits groupes et dans les discothèques, l'ecstasy dans la *Rave party*, les cigarettes au quotidien au su ou à l'insu des parents, avec de légers ou lourds raptés dans leurs portefeuilles ou bien en faisant du racket au collège. Quant au jeu avec Thanatos, il apparaît dans le néo-satanisme ; celui avec Éros dans les rapports sexuels précoces et sans protection, les viols collectifs en "tournante" sous la menace. L'engouement de la vitesse, de l'émotion forte, de la transgression des règles, il n'est pas que les spécialistes du sport qui la connaissent, mais aussi les fous du slalom en moto et des courses nocturnes sur le périphérique parisien au volant d'un véhicule à la puissance modifiée. Comme les rodéos des Minguettes de 1981 ont remué les Ministères de la Ville et des Affaires sociales, les émeutes des bandes déviantes de Vaux-en-Velin d'octobre 1990 ont été suivies de la création d'un Ministère de la Ville (21 décembre 1991), de l'opération Banlieue verte menée durant l'été 1991 avec placement de jeunes des cités chez des agriculteurs de la campagne et occupations de ceux qui restent sur place. Des travaux d'intérêt général (TIG et non TAG, mais qualifiant d'anciens taggeurs pour des graffes autorisés), se sont substitués à des peines d'emprisonnement.

“ Les politiques de prévention de la délinquance, rattachées à la politique de la ville, et spécifiquement missionnées sur les questions de violence et d'insécurité, ont contribué à faire naître un acteur particulier : le jeune des cités. Cependant, la visibilité de cet acteur résulte moins dans un premier temps des politiques publiques que d'un processus de construction médiatique où dominent des images à la symbolique lourde, des voitures qui brûlent dans la nuit pour figurer le chaudron anomique des cités ; des jeunes “ en rodéo ” le visage couvert de foulards face à des forces de police en tenue de combat, pour figurer un quasi-état de guerre sociale et une sorte de terrorisme intérieur. Cet acteur négatif décline ses rôles dans diverses déviances allant de délinquances patentes (toxicomanie et trafic de drogue) à des incivilités de tous ordres (crachats, stationnement dans les montées d'escaliers, insultes). Cette figure du jeune des cités ne relève pas seulement de l'imagerie négative et destructrice : on a vu aussi apparaître, même si c'est de façon plus discrète, une version positive voire citoyenne de cet acteur juvénile. Diverses mobilisations nationales depuis la marche des Beurs de 1983 jusqu'à des manifestations pour les “ sans-papiers ” à une période récente, ainsi que des initiatives locales de type urbano-humanitaire ont permis de révéler le “ bon ” jeune des cités, solidaire et volontaire. C'est le terme de “ grand-frère ” qui illustre le mieux cette version positive, légitimée et quasi professionnalisée dans les plans emplois jeunes de 1997, comme par exemple le métier d'agent d'ambiance ou d'aide-éducateur ” (Vulbeau, 126-127).

Néanmoins comme le signale le même auteur : “ Un bon grand frère peut avoir eu un passé de mauvais jeune, un bon graffeur a très certainement fait une carrière de mauvais tagueur, un bon jeune élu peut être en même temps un mauvais élève ” (*Ibid.*, 49). Toutes ces identités provisoires de sortie de l'exclusion ne sont pas des métiers. Évoquons quelques ritualisations profanes qui frôlent parfois le risque et la nuisance.

Du rock au rap et au tag

La ritualité adolescente contemporaine est fortement marquée par la sensorialité : rythme et scansion, parure et tatouage, jeux de langues, de lumières et de sonorités, enchantement du mouvement corporel. Bien que l'attirail fun, punk, rap (au regard du rôle que pouvait jouer le masque ou le totem) s'égaré dans l'anecdote du paraître et du simulacre, le ritualisme sert de moyen de négociation en situation de conflit. Le respect des codes, interdits et manières d'être dans le groupe, a des effets structurants sur la personnalité, et la marginalité temporaire elle-même anticipe sur un statut futur valorisé. Certains groupes marginaux (punks, hippies), s'attaquant à la culture au nom de la nature cherchent une revalorisation de l'apparence (importante chez les jeunes) par des modèles d'exception qui sont en fait l'ébauche de rituels nouveaux.

A l'attirail musical et scénique, physique et vestimentaire des rock'n rollers qui célèbrent le temps du loisir et affirment une sexualité agressive, succède, avec les Beatles, les Rolling Stones, etc., de 1963 à 1973, l'attirail du vertige des festivals pop : amplis à fond, distorsions audiovisuelles, produits modificateurs de conscience. À défaut de maîtrise du langage verbal, certains utilisent le langage musical, *Apocalypse now* ! En fait le risque est maîtrisé idéologiquement. Plus les grand-messes festivalières se grégariisent, plus se répand la haine de la haine, la dénonciation des armes, le refus de la guerre du Vietnam, le respect pour la nature. Les hippies germent dans la planète pop, glissant vers l'instant ailé, le “ nous ” effervescent, le *happening* et le moment heureux. L'impossible de la société peut être réalisé, pensent-ils, dans ses marges que sont le groupe et la communauté. Quant aux anciens rockeurs, ils ne développent ni théorie ni action pour peser sur les institutions ou changer la société à une époque de désengagement social et d'ennui métaphysique.

Vient alors le mouvement punk avec *Sex Pistols*, *Clash*, *Stranglers*, dans les années 1976-1978, qui adopte une thématique anarchisante. Méprisant le travail autant que la lecture, le punk transgresse les tabous, rejette les contraintes, déteste la campagne, réinstaura le présent, adore le paroxysme sonore et chérit le masque. L'observation des groupes punk suggère non seulement des analogies avec des rituels primitifs, mais aussi des interprétations psychanalytiques d'une mutation

symbolique de la faiblesse en force personnelle et sociale. Le masquage coloré du punk avec crinière-cimier est rite d'élévation de statut, en même temps que tentative d'identification à l'animal mâle attrayant et affirmation de la paternité potentielle chez celui qui aspire à remplacer structurellement son propre père. L'agression à l'égard de la société demeure en majeure partie symbolique. Se substituer au puissant par jeu de corps paré, c'est vouloir l'affaiblir, mais aussi inconsciemment " tuer la chose qu'on aime ", dirait un psychanalyste.

L'espace intermédiaire du hip-hop permet de s'attribuer des statuts identitaires colorés d'afro-centrisme, d'islamisme ou de tribalisme, grâce à un ensemble culturel composé de musique (rap), d'expressions plastiques (tag, graff) et corporelles (*break-dance, double dutch*). Dans la culture hip-hop dont font partie le rap et le tag, se sont satellisées des façons de s'habiller, de danser, des postures, des inscriptions murales, des lieux de rendez-vous, Le rite de la joute oratoire avec chatolement des polysémies et paronomases, alliance du juron et du jargon d'humour, entre comme élément de cette fête du bagout cultivant avec jactance l'insulte et la provocation. Y a-t-il vraiment risque ? L'analyse des textes révèle bien d'autres thématiques que la colère, la rage ou la subversion, par exemple : la contestation de la ville- jungle, la protestation de dignité du noir, la prise de conscience d'une jeunesse consumée par la drogue et le sida. Dans le rap zoulou, des thèmes d'ascèse religieuse sont énoncés : paix entre les hommes sans distinction de races, arrêt de la violence (non verbale), retour à la terre promise africaine, appel à la conversion du cœur, tout cela devant fonctionner comme source d'énergie psychique.

Quant au tag, indicateur d'une provocation déviante, il voudrait se donner, en graff, des lettres de noblesse (à la bombe) et se dépenaliser en fresque dans des espaces de compétence reconnue. Le graffiti étant délictueux selon la loi, sa réalisation s'affirme comme transgression d'interdit mais dans l'urgence in situ, de préférence la nuit, avec des murs pour chevalet ou le métro comme atelier. Lieux d'élection : la rue aux murs décrépits, les surfaces clinquantes des immeubles fraîchement rénovés, les espaces de transition des cités d'urgence ou des universités, les passages souterrains, les transports en commun, les monuments de la culture dominante, les endroits les plus passants et les plus difficiles d'accès dans le champ du visible et du danger. Le fantasme de toute puissance se nourrit à la fois par l'ubiquité comme celle supposée d'un dieu, par la répétition comme celle du geste rituel dont la redondance pousserait magiquement à l'efficacité, par le cryptique d'une signature au sens lisible seulement dans un *in-group* privilégié. Pour le public, le tag est une atteinte coûteuse et horrible à la propriété. Pour l'initié, il entre dans l'héraldique identitaire d'une tribu qui marque ainsi son territoire et le défend par des représailles contre ceux qui le recouvriraient de productions adverses. Le chef se voit consacré lorsque s'agrègent autour de sa griffe ésotérique une nuée de tags d'admirateurs. Je comprends que le psychanalyste interprète ces comportements comme conduites compulsives de forme litannique avec agitation psychomotrice et idéo-verbale, ayant un rôle de défense comme dans la névrose obsessionnelle. Narcissisme, mégalomanie, sadisme, expression agressive de la pulsion de mort dirigée contre le monde ? On peut dire aussi gribouillage pseudo-pictural des handicapés de l'écriture. Le risque est pour les tagués ; le réseau ferré réussira-t-il à le faire passer lourdement sur les tagueurs ?

À défaut d'écriture cryptée, on peut se rabattre sur la musique. Des *rave parties* de musique *house* ou *techno* ont donné lieu à des conflits entre police, collectivités locales et jeunes. À l'inverse, la médiatisation du groupe NTM (Nique ta mère) a précédé l'éloge de leurs mamans par quelques repentis. Quant au groupe " Tout niquer " (en verlan *Kéni two* ou *K 2*), avant de pratiquer le rap, il est passé par le skate et le tag à la bombe aérosol. Depuis sa phase d'errance sur le réseau de transports collectifs, il dit sa rage par des scansions sur une mesure à deux temps, imité par les jeunes frimeurs qui conduisent la voiture de papa fenêtres ouvertes et rap sonnante fortissimo. Le rap, sorti à peine de la honte, claironne ses violences, tout en cherchant ses mots, ses alliés et ses espaces de liberté. Sa revue *RER* qui signifie rap et reggae se donne encore un moyen de transport après les rames de métro parisien qui souffrent non seulement des déchirures murales mais de 17 % de fraudeurs dans les transports, dont la moitié sont des jeunes (*Libération*, 2 oct. 1996).

Bizutages interdits et jeux de rôles autorisés

Ritualité différente mais connotée désormais péjorativement que celle du bizutage : jeu et simulacre d'initiation plutôt que facteur réussi d'intégration, surtout que plusieurs exemples (dont celui de Ginette en 1991) ont montré les risques de violences, abus sexuels, humiliations, déchirures psychologiques auxquels les bizutages pouvaient conduire au sein des universités et grandes écoles. (Ex. : le bahutage à Saint-Cyr-Coëtquidan, l'usinage des Gadz'arts)

On sait l'importance des rites de passage depuis A. Van Gennep qui distingue les trois phases de : 1) passage régressif de la culture à la nature avec coupure d'attaches au foyer ; 2) vie marginale avec expérimentation de la souffrance et de l'obéissance aux anciens ; 3) sortie triomphante de l'initié, intégré dans un nouveau groupe dont il assume l'identité et le statut supérieur. Identifier les bizutages modernes aux initiations traditionnelles a quelque chose de faux et de dérisoire. On n'y transmet pas des enseignements mais des “ trucs ” pour s'adapter aux exigences et rythmes de l'École. Ce ne sont pas des adultes qui donnent l'initiation aux jeunes, mais des jeunes (filles et garçons) qui obligent de plus jeunes à des conduites de respect et d'obéissance ; le nouveau statut authentifié n'est qu'un statut transitoire d'étudiant : la véritable consécration ne sera donnée qu'avec les examens ou le concours final dans un rapport maître élève. Le bizutage n'est ni reviviscence de la genèse de l'univers, ni un accès à des vérités archétypales, mais mystification qui relève du baroque, du cocasse, éventuellement de l'absurde. En fait, les rites du bizutage, sans cesse rénovés, visent surtout à analyser le caractère, les qualités et défauts des nouveaux arrivants, à transmettre l'esprit d'une école, à faire accepter l'ordre défini par les aînés, à favoriser la construction rapide d'une identité de groupe. Ils comportent des épreuves-test de maîtrise de soi, d'adresse, de soumission aux ordres, de non-révolte contre des injonctions parfois stupides ou injustes (à l'armée aussi) ! Point de scarifications, mais seulement du grimage et de l'habillage insolite ! L'atmosphère de licence avec ses parts de compétition, de fantaisie, de vertige, participe à l'exaltation collective avec des excès possibles (assommoir à l'alcool, déshabillages et simulacres d'actes sexuels, déclenchement de frayeurs) sur lesquels beaucoup insistent exclusivement sans avoir jamais pesé le pour et le contre (cf. *Panoramiques*, 1992, n° 6) ni écouté le récit de beaucoup de gentils bizutages qui se sont passés sans traumatisme.

La presse a vilipendé de manière péremptoire et globale les bizutages, comme exclusivement élitistes, grivois, vexants. Ségolène Royal s'est faite par décret l'écho des réquisitoires de parents d'élèves focalisés comme les médias sur l'exceptionnel et la catastrophe, sur le stress provoqué par des comportements péri-sexuels ou scatologiques contraints, sur le traumatisme d'absorption de mets répugnants, sur les dérapages pervers et les vengeances sadiques de quelques anciens tyranniques. Et les gros mats de pleuvoir : mépris de la personne humaine brimée et parfois accidentée ; défoulement collectif idiot, humiliant et obscène ; anachronisme de ce mode d'intégration laminant, bestial, cynique et infantile ! Il est bien d'autres manières que gouvernementales de voir les choses. L'interdit a toujours été le mode le plus aisé d'exercice d'un pouvoir politique qui en France (mais pour combien de temps ?) doit supporter un Bébête-Show dérapant et décapant.

Certains ont aussi craint et diabolisé le jeu de rôles, confondant l'aspect psychothérapie de groupe inventé vers 1920 par Jacob Lévy Moreno, avec l'aspect ludique apparu dans les années 1980 après *Le seigneur des anneaux* de Tolkien mythifiant un Moyen Âge fantastique de donjons et de dragons. Dans ce type de jeu moderne, chaque participant incarne un personnage dans une partie dirigée et animée par un maître de jeu (MJ) qui raconte l'histoire ou le scénario de base, qui plante le décor où les joueurs vont évoluer en incarnant un personnage fictif choisi, et qui supervise l'application des règles. Ce jeu ne comporte ni gagnant ni perdant. L'univers imaginaire permet de tester l'affrontement de situations difficiles. Le risque est que la simulation entraîne parfois un investissement psychologique tel qu'un ou plusieurs acteurs se prennent tellement à l'action que le

conflit joué devienne conflit réel et que ce qui se veut apprentissage devienne source de trouble chez l'adolescent fragile, victime de délires, d'apparitions hallucinatoires ou qui s'imagine être un terroriste en mission. En somme c'est le dérapage qui peut devenir morbide et pervers, en dehors de tout contrôle du groupe, et qui a conduit quelquefois à des actes mortels. Un autre risque provient de l'insuffisante formation de beaucoup de maîtres de jeu incapables d'analyser une situation de tension psycho-sociale, et qui laissent se développer chez des rôlistes des comportements de violence. À noter que les rôlistes sont majoritairement des garçons, lycéens, ou étudiants surtout entre 21-23ans, habitués aux exercices de réflexion, d'imagination et de communication ! 20 % font partie d'un club et le jeu a un coût d'environ 25euros par mois en matériel. Les filles craignent généralement les explosions de violence. C'est dire que le jeu d'équipe même ritualisé, sans " carotte " à la clé, et où l'on s'amuse en principe, peut être facteur de risques graves.

Le néo-satanisme

On ne saurait attribuer seulement aux jeunes une psychopathologie satanisante, mais ce sont bien eux qui ont été pris en majorité dans les affaires de messes noires et de profanations de tombes qui montrent un alliage curieux mais bien ado-romantique du démon et de la mort, de la dérision et du mépris.

Des exemples français de profanation de tombes ont attiré l'attention du grand public sur les pseudo-adorateurs de Satan communiant dans des rites obscurs, écœurants ou puérils, où se mêlent sacrifices, drogues et pornographie. Les poncifs de référence sont connus : apocalypse de saint Jean, différentes appellations de Satan, histoire des démêlés du curé d'Ars avec le " Grappin ", évocation de Charles Manson assassin de Sharon Tate, rock satanique, Heavy Metal, ACDC, cadavres violés, processions secrètes, croix renversée sur laquelle un couple fait l'amour, crachats sur le crucifix, zoophilie, sacrifices d'animaux, vandalisme, vente d'hosties consacrées, offrande de fœtus, etc. Et les commentateurs de la presse d'enfler quelques tableaux : pulsion de mort, délire macabre, fureur des antéchrists, danse impure dans un cimetière, maquillage méphistophélique à la punk, souillures et *graffitis*. La violence généralisée semble au cœur de la société contemporaine traitée de manière fort alarmiste par les médias.

Les pratiques de l'extrême

La prise de risque est une manière de conjurer l'indétermination du sens et des valeurs (David Le Breton). La mort est sollicitée sur le mode de l'oracle qui dirait la légitimité d'exister et comme limite de la structuration des échanges là où l'on juge confuses ou absentes les normes collectives à moins qu'on ne les rejette en se livrant, les yeux à moitié fermés, à l'ordalie moderne d'une société individualiste en proie à l'anomie qui verrait une bouffée de sens dans l'abandon de soi au jugement de Dieu ou à la décision du hasard. La mort, symboliquement sollicitée, peut dire à la manière d'un oracle la légitimité d'exister. Interrogation et provocation sont des attitudes spécifiques de la jeunesse, mais par de tels comportements, l'individu ne répond que de lui-même et se coupe de son appartenance sociale.

En analysant la passion du risque, le frôlement de la mort, dans une société crispée sur la sécurité bien plus que sur l'épreuve, Le Breton, qui articule risque et modernité, inscrit la prise gratuite de risque dans une mythologie de l'extrême et du vertige véhiculée surtout par les médias. Référentiel de modernité, élément vital de la société contemporaine, *l'ilinx* (vertige) s'unit selon les distinctions de Roger Caillois à *l'agon* (compétition). On pourra bien sûr se demander si l'homme devient plus homme quand il dépasse quelques limites biologiques par des performances dignes de figurer dans le Quid. Mais il est vrai que l'autonomisation du sport s'appuie moins sur des règles que sur des pratiques volontaristes, dont la glisse : planche à voile sur mer déchaînée, skate-board en montagne dans des conditions extrêmes ? Rêves de jeunesse : la frime, la glisse, la virtuosité.

Il est plus serein de penser *moderato*. Le fait d'assumer un risque calculé aux frontières du danger

agit comme moyen homéopathique de maîtrise de soi, ainsi l'escalade est-elle un protocole thérapeutique. Cadre fort de socialisation et d'insertion, moyen de prévention de la délinquance et apprentissage de la vie en société, activité ludique et émotionnelle à fonction de resocialisation et d'amélioration du geste technique efficace, le sport a ses vertus de formation à l'adresse, à la célérité, au respect des règles de l'affrontement, mais il est vrai que des supporters enthousiastes peuvent inonder les stades et que certains coups fourrés de joueurs ont pu conduire à des handicaps pour la vie. La ritualisation du sport a cependant pour principe de rassembler plutôt que de diviser ou de perturber.

Rite et risque

S'il visibilise un certain ordre et des relations sociales, le rite agit pour leur rénovation aussi bien que pour leur maintien, en tant que facteur d'intégration sociale identitaire, que sublimateur de pulsions, et qu'acte d'institution de nouveaux rapports sociaux. Il pousse à une catalyse des énergies individuelles au profit de la communauté plus ou moins restreinte dans laquelle il s'exprime (groupes de punks, étudiants de grandes écoles, soirée dansante entre amis). Le football ou le rock sont à la fois extériorisation, actualisation et expression à fond du sujet qui s'y livre. Dans les collations de grades ou de médaille du travail, l'identification à une idole de la production génère une émotion qui produit non seulement un champ d'attraction, mais un surcroît d'activité. De même l'identification à une idole du loisir dans le *star-system* !

La ritualisation est généralement pensée comme expression libératoire des tensions grâce à une *catharsis* apaisante. Par des comportements symboliques répétés, elle apporte une forme de réponse à l'incertitude, à l'ambivalence sociale, au désordre. À défaut d'être dans tous les cas une liturgie d'assurance tout risque, le rite tend à rassurer les participants dans la mesure où les éventuelles hostilités s'évacuent par un accord tacite quant aux règles de confrontation à respecter, notamment dans nos micro-rituels quotidiens de salutation, de politesse, de présentation du corps vêtu et paré pour " faire bonne figure ". Mais il est vrai que la visière de la casquette sur le crâne, le pantalon-sac en accordéon, les baskets délacés à languette sont autre chose qu'une chasuble ou qu'un large ruban tricolore dont se ceint solennellement le maire.

Réducteur de risque, le rite ne l'est pas toujours. Des contre-structures et contre-pouvoirs le menacent de dérégulation, de dérapage, d'improvisations parfois incontrôlables au point tel que la perturbation et les débordements en hypothèquent les effets attendus. Plutôt que freinateur des pulsions d'agressivité, il arrive qu'il intervienne dans leur expression, qu'il utilise leur énergie pour une satisfaction différée pleine et entière et qu'il tende à une manifestation sexuelle de l'énergie psychique. La mort qui rôde dans le carnaval d'*Orfeu Negro*, le désengagement consécutif à la drogue dans une partie d'*Acid House Music*, le jeu des casseurs dans un match de foot du Heysel ou à la suite d'un défilé revendicatif, sont autant de dissonances qui minent l'impact de tel au tel rite de loisir. Par l'action d'éléments incontrôlés, briseurs de vitrines le long du parcours d'un défilé, casseurs dans une salle de danse, l'impact du rituel est comme miné dans la mesure où les exactions réprouvées par l'opinion publique sont attribuées aux participants. Cela est à distinguer des rites de rébellion (saturnales à Rome, parodie religieuse des *Carmina Burana*, inversion de comportements dans quelques bizutages) qui subvertissent temporairement et exceptionnellement l'ordre afin de le mieux restaurer. Quand l'improvisation peut se glisser, elle risque parfois de perturber le sens du rite : rébellion du bizut contre l'initiateur, gesticulation incongrue dans la transe. La survenue inopinée d'un événement (défi entre groupes rivaux, compétition pour des places de protagonistes, violence lors de l'envahissement du territoire d'un groupe) peut avoir des effets analogues à l'intervention de l'émotionnel excessif dans le formel et le rationnel. L'ordre des uns n'est pas l'ordre des autres, mais le rite entre cependant comme stratégie dans la négociation entre partenaires se réclamant d'ordres différents. La société de masse diffère de la société d'interconnaissance, mais elle cherche à en reproduire certaines traditions dont celles de la fête comme cérémonial réglé et comme

réjouissance sociale n'évitant pas plus que naguère le débordement paroxystique.

Bibliographie

- AUGUSTIN J.-P. *Les jeunes dans la ville*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1991.
BAJOIT G. *Les jeunes dans la compétition culturelle*, Paris, PUF, 1995.
BAZIN H. *La culture hip hop*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995.
CAILLOIS R. *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1950.
DUBET F. *La Galère. Jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.
GALLAND O. *Sociologie de la jeunesse*, Paris, A. Colin, 1991.
LE BRETON D. *Passions du risque*, Paris, Métailié, 1991.
MUCCHIELI A. *Les jeux de rôles*, Paris, PUF, 1989.
Panoramiques n° 6, 1992. (Bizutages).
RIVIERE C. *Les rites profanes*, Paris, PUF, 1995.
VULBEAU A. *Les inscriptions de la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, 2002.
YONNET P. *Jeux, modes et masses*, Paris, Gallimard, 1985.